

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 25 [i.e. 26]

Artikel: Lo monnâi et lo païsan
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184776>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le plliâu, ie plliâu, Jeannette, relâiva-tè-gredons. Comment ne pas prendre par le bon côté ce petit contretemps quand on voit directeur et maîtres redoubler de vigilance pour les élèves, d'aimables attentions pour les parents, au point de nous faire oublier la pluie qui tombait quand même? La meilleure preuve de reconnaissance que nous puissions leur donner, c'est de leur souhaiter pour la course de l'an prochain un soleil radieux.

Lo monnâi et lo païsan.

On monnâi et on païsan sê trovâvont per hazâ à n'on cabaret. Lo païsan avâi 'na deint contrê l'autro po cein que sê crâyâi que lo monnâi lo robâvê quand lâi baillivê à mâodrê; mâ n'ousâvê pas lo lâi reprodzi. Cé iadzo quie, portant, que s'ein cheintâi on pou et que l'avâi prâo niaffe, cein lo démedzivê dè lâi derê oquiê, et lâi fâ :

— Vâi-tou, Djan, n'est pas po derê, mâ se cauquon mê desâi que t'ês on voleu, onna canaille, lo craitê, mâ lo tê vu pas derê mêmemo, porré êtrê condanâ injustameint.

Lê dou lacéli.

Ora que lê sociêtâ dè fretêri veindont lo lacé, lê lacéli que l'atsitont et que fabrequont po l'âo compto, sê sont met à teni dâi pouâi, que cein l'âo rapportê gaillâ d'ardzeint, po cein que lê nourront quâsu tot avoué dè la couète et dè la lâitiâ.

L'autro dzo, dou dè cliâo lacéli, à cein que m'a racontâ Pierro François, bêvessont quartetta et dêvezâvont dè cein. Por mê, que desâi ion dè leu, l'âo baillo pas rein què dâo lacêladzo, va pi ! y'ê atsetâ dè la farna grise et dâo reprin, que cein l'âo fâ on bâirê, que medzont cein coumeint dâo sucro et te véré contrê lo bounan se n'ê pas dâo pêsant; te crâi adé que n'ia què tê po cein soigni ! vu bin que lo crique mê craquê se ne pâisont pas trâi ceints !

— Oh ! pour'ami, que fâ l'autro, fâ cein que te vouldrê, t'as bio bragâ, mâ jamê dè ta viâ te ne farê on asse bio caïon què mê !

Variétés.

Le barbier chinois. — Trois cent millions de têtes à accommoder presque chaque jour nécessitent naturellement une prodigieuse quantité de barbiers en Chine.

Le barbier chinois est un personnage des plus singuliers, et qui n'a pas son équivalent au monde. Dès le matin, il court les rues à toutes jambes, portant sur l'épaule, aux deux extrémités d'un long bambou, terminé par la figure d'un animal chimérique, tout l'attirail de son métier. Son regard exercé a bientôt découvert un passant dont le crâne n'est pas parfaitement net; il bondit vers lui, le saisit au passage, et la pratique, ainsi prise au vol, se trouve aussitôt installée sur un escabeau, sous un large parasol fiché en terre. En un clin d'œil, tout est prêt : l'eau tiédit sur un réchaud; la cuvette, les pinces, la brosse à oreilles, la perle de corail fixée à un manche d'ivoire et destinée à nettoyer l'œil sont sorties de leurs étuis. Alors commence le « chan-pao », opération mystérieuse, passes magnétiques dont l'effet rapide est une douce somnolence procurée au patient.

Dans cet état, sa tête appesantie se laisse balloter en tous sens; elle obéit aux mouvements du barbier, qui d'une main prompte y promène son rasoir triangulaire, au large dos fort lourd et d'autant plus facile à manier; sous les éclairs d'acier qu'il jette au soleil, le crâne devient d'une blancheur parfaite et prend les apparences d'une boule d'ivoire.

On passe ensuite à la toilette de la natte; on la lave, on la parfume, on la tresse serrée. Cet appendice rend les services les plus imprévus; le domestique s'en sert pour épousseter les meubles, le maître d'école en donne sur les doigts à ses élèves récalcitrants, l'ânier n'a pas d'autre fouet pour émoustiller sa bête, l'homme lassé de l'existence n'a pas besoin de chercher d'autre corde pour se pendre; c'est cette natte qu'empoigne le barbier pour maintenir l'opéré dans la bonne position; c'est elle enfin que le bourreau saisit pour décapiter le condamné. Elle n'est étonnante que pour le travailleur, qui est obligé de l'enrouler autour de son crâne.

Victor Emmanuel dans sa vie intime. — Tel est le titre d'un petit livre qu'on s'arrache maintenant dans l'Italie entière, et qui est dû à la plume d'un des familiers du feu roi. Nous y glanons le trait suivant: « Le roi portait en hiver et en été les mêmes habits: quand on lui voyait un paletot, c'est qu'il était malade. Il détestait le frac et le regardait comme une invention de la démocratie confondant les maîtres et les domestiques sous le même accoutrement; il détestait aussi les chapeaux neufs et ne portait de gants que lorsqu'il y était forcé, encore ne gantait-il que sa main gauche. On ne lui connut jamais de parapluie, et il se promenait en voiture découverte sous la neige et sous le soleil. Il allait au spectacle en veston, et préférait les théâtres populaires où il est permis de fumer, car il ne renonçait pas volontiers au cigare.

Un soir, comme il entra à l'Apollo de Rome, on lui annonça que l'impératrice de toutes les Russies était dans une loge. « Comment faire? dit le roi. Je ne suis pas habillé, et je ne veux pas retourner au Quirinal. Il faut cependant que je fasse visite à l'impératrice. »

Après un moment d'hésitation, il lui vint une idée: il mit bas son veston et endossa l'habit du marquis de Bagnasco qui était là. Mais il lui manquait encore une cravate blanche. Il jeta un regard autour de lui et s'aperçut que le nœud le plus frais était celui du valet qui gardait la loge royale. Aussitôt, sans façon, il alla droit à cet homme, lui enleva sa cravate et se la mit au cou en disant: « Il me semble qu'à présent je suis assez roi d'Italie ! »

Une autre fois, à ce même théâtre Apollo, le roi vit tout à coup derrière la porte vitrée de sa loge poindre l'ombre du colonel Galletti qui était de ses familiers: « Ne bouge pas Galletti, dit le roi en piémontais, je veux faire ton portrait. » Il tira aussitôt un crayon de sa poche (il en avait dans toutes ses poches) et charbonna vivement sur une vitre opaque le profil lumineux du colonel. Le lendemain, dans un entr'acte, Victor-Emmanuel sortait de sa loge pour prendre l'air quand il aperçut un estafier de service qui s'évertuait à effacer ce portrait avec un chiffon. — « Que fais-tu là? demanda le roi. — Majesté, je nettoie cette vitre parce qu'un imbécile s'est permis de la salir. — Ne te donne pas tant de peine, repartit le souverain, l'imbécile c'est moi. » — Et il partit en riant à gorge déployée.

Dans un hôpital de Naples, en 1865, un malade était déjà mourant. Le roi lui prit la main en disant: « Courage, pauvre homme, tâchez de guérir ! » Le moribond fut si fort secouru par la main royale, qu'il guérit en effet. On cria au miracle, ce qui amusa fort le thaumaturge couronné: « Pourvu, dit-il, qu'on ne me mette pas en morceaux pour me manger en reliques. »

Accroissement de Londres. — La ville de Londres prend des proportions véritablement colossales. Actuellement elle couvre une superficie de 700 milles carrés (1,297 kilomètres carrés) et compte plus de 4 millions d'habitants, dont 100,000 étrangers seulement.

La statistique à laquelle nous empruntons ces détails pré-